

## La Rue chez Molinari

17 mai 2014 | Jérôme Delgado - *Collaborateur* | Arts visuels



Photo: Guy L'Heureux

Le clin d'œil musical, propre autant à La Rue qu'à Molinari, deux mélomanes avoués, s'exprime dans une série de graphites sur bois.

### *En résonance*

Stéphane La Rue  
Fondation Molinari, 3290, rue  
Saint-Catherine Est, jusqu'au 8  
juin.

Stéphane La Rue « en résonance » avec Guido Molinari, la peinture spatiale de l'un versus l'espace pictural de l'autre : c'est ce genre de rapprochement que l'on attend de la Fondation Molinari, ouverte en 2013 dans Hochelaga-Maisonneuve. Et sa troisième exposition y répond avec bonheur et honneur.

Il n'y a rien de neuf parmi les oeuvres exposées, mais du renouveau dans ce dialogue somme toute naturel entre La Rue et Molinari, eux qui partagent plusieurs points (lignes) esthétiques. Le morceau clé de l'expo *En résonance* est une oeuvre de 2009 de Stéphane La Rue intitulée *Comme une image (pour un ensemble)*.

Cette suite de plus d'une quinzaine de tableaux, une puissante évocation du mouvement et du temps constituée d'images animées ou de rythmes musicaux, avait été vue et appréciée lors d'un solo de l'artiste chez son galeriste Roger Bellemare. Et, bien que cinq ans se soient passés, on est loin de la redite.

Le clin d'œil musical, propre autant à La Rue qu'à Molinari, deux mélomanes avoués, s'exprime dans cette série de graphites sur bois. Une partition varie d'une fois à l'autre par son interprétation.

Le lieu de diffusion, cube blanc faussement neutre, la configuration de l'espace, sa lumière, son histoire aussi, voilà des variables qui influencent au bout du compte la réception des pièces. La Fondation Molinari, qui n'est pas une galerie marchande, est de surcroît habitée par l'âme du maître de l'abstraction, qui avait fait son nid dans cette ancienne banque.

Chez Molinari, on ne fait pas le tour de *Comme une image (pour un ensemble)* comme on le faisait à la galerie Roger Bellemare. Disposés sur des panneaux mobiles plutôt que sur des murs fixes, les tableaux se retrouvent au cœur de l'ancien hall de l'ancienne banque. Ils ne nous entourent plus et, plutôt que de se faire face, se retrouvent dos à dos. Si on perd la vue d'ensemble, on gagne notamment la sensation du temps qui s'écoule, de la multiplicité des points de vue, de la profondeur des surfaces. Stéphane La Rue, souvent qualifié de sculpteur, a exploité ce qu'on a mis à sa disposition. Il a décalé légèrement les structures mobiles, donnant à sa peinture, une fois de plus, mais jamais de cette manière, une troisième dimension.

Cette animation spatiale est d'autant plus appréciable qu'elle n'empêche pas, bien au contraire, de contempler l'oeuvre dans ses parties. La séquence qui ouvre le parcours insiste sur ce principe de la variation sur un même thème cher à son auteur, de même qu'à Molinari et aux plasticiens minimalistes. Il s'agit de quatre panneaux, identiques dans leur découpe et par le carré noir qui y a été dessiné, et qui apparaissent pourtant dissemblables. La question de l'orientation et de la perception, pour ne pas dire de l'écoute, est primordiale.

## Lectures multiples

Aussi simple soit-elle, une oeuvre de La Rue n'est pas condamnée à une seule lecture. Quand elle est complexe comme *Comme une image (pour un ensemble)*, elle mérite plus qu'une exposition.

Pour compléter sa « réédition », l'artiste la fait dialoguer avec des oeuvres de Molinari qu'il a tirées des réserves de la Fondation. *Étude pour diagonal noir*, *Étude pour blanc dominant* et un *Sans titre*, toutes des oeuvres sur papier de 1956, jouent sur des oppositions de plein et de vide, où même le non-peint a une force déterminante. Présentées à la verticale, une au-dessus de l'autre, elles répondent de bien des façons à l'horizontalité de la série de Stéphane La Rue.

Il est tout de même étonnant qu'il n'y est pas plus d'exemples du maître qui fut un professeur de La Rue. Les oeuvres de « Moli » apparaissent même perdues. Comme si leur présence n'était qu'une excuse. À l'étage, par contre, l'expo prend la forme d'un véritable échange entre les deux univers.

Les oeuvres de La Rue, « rescapées » de l'expo-bilan que lui ont consacré la Galerie de l'UQAM et le Musée national des beaux-arts du Québec en 2008, le placent non pas comme un disciple de Molinari, mais comme son vis-à-vis, son égal. C'est particulièrement frappant devant des essais très blanc sur blanc sur la superposition des formes, entre les dessins avec rubans à masquer *Entre-temps* (2005-2006) de l'un et une rare lithographie de l'autre, un *Sans titre* de 2001. Parmi les autres échos qui y résonnent, notons celui autour de la simplicité d'un tracé, petite distorsion sur une grille chez La Rue — la série *Sept pour Morton Feldman* (2007) — ou inlassable répétition chez Molinari dans une oeuvre au graphite.

Un autre contexte, un autre alignement, un autre espace. L'exposition *En résonance* prône la renaissance des oeuvres.

----

Les jupes, robes et autres tenues féminines se marient aussi à l'art de Guido Molinari. Du moins, le catalogue printemps 2014 de Simons le laisse croire. Les photos mettant en vedette la collection Twick de la maison ont été prises à la Fondation Molinari, les mannequins posant devant les tableaux du maître. On y reconnaît ses bandes verticales, sa juxtaposition si singulière de couleurs, ainsi que sa banque-studio. La Fondation a mis en ligne « une visite virtuelle » de la séance de photos. À voir aussi, et à écouter, une conversation entre Gilles Daigneault, directeur des lieux, et Stéphane La Rue, l'artiste au cœur de l'expo *En résonance*.

*Collaborateur*